

## Liminaire

À travers les destins croisés de Leila et de Lalie, deux jeunes femmes réduites en esclavage à la veille de son abolition en Tunisie puis en France, la poétesse Mélanie Leblanc et l'écrivain Mohamed Harmel brosent le portrait sensible d'une époque où la loi autorisait que des êtres humains déniaient à leurs semblables non seulement le droit d'aller et venir mais le statut même d'être humain, les abaissant à celui de choses dont la valeur se mesure en termes marchands.

Lorsque la Tunisie abolit l'esclavage en 1846 et la France, deux ans plus tard, lors de la révolution de 1848, Gustave Flaubert est à la veille de son voyage en Orient (1849-1851). Ce qui est pour nous l'un des événements les plus marquants du milieu du XIXe siècle (et qui rachète, autant que cela puisse l'être, le crime de Napoléon Bonaparte qui rétablit l'esclavage en 1802, huit ans après que la Révolution française l'eut aboli), ne semble pas avoir marqué l'œuvre flaubertienne telle qu'elle se développera à son retour d'Orient.

Peut-être peut-on voir chez Catherine-Nicaise-Élisabeth Leroux, cette vieille servante de ferme recevant vingt-cinq francs lors des comices agricoles d'Yonville pour prix de ses cinquante-quatre ans de labeur auprès des mêmes « maîtres » ou encore dans le destin de Félicité d'Un Cœur simple, les échos de cette tache immonde qu'aura été l'esclave dans notre histoire commune. Était-ce l'intention de Flaubert de l'incarner dans la vieille servante de Sassetot-la-Guerrière et dans Félicité ? Les spécialistes trancheront.

Quoi qu'il en soit, Mélanie et Mohamed ont mis en sens, tant sur le plan sensuel que sur le plan intellectuel, ce qui, doit-on le rappeler, ne peut aller l'un sans l'autre, cette condition d'esclave qui, après son abolition, s'est prolongée bien souvent en servitude économique.

Ce cinquième opus de la série Retours d'Orient, soutenue par les Instituts français de Tunisie et d'Égypte et par Normandie Livre & Lecture, sur une proposition de Baraques Walden, se déroulera en 14 épisodes à partir de demain, mardi 15 mars. Lundi 28 mars, nous ferons connaissance avec ses autrice et auteur, Mohamed Harmel et Mélanie Leblanc.

Bonne lecture.

Stéphane Nappez pour Baraques Walden

## Leila & Lalie

Mohamed Harmel & Mélanie Leblanc

\*

### [Leila – 1/14 – Mohamed Harmel]

Leila. Mon prénom. Comme la nuit. C'est comme cela qu'on m'a appelée. A cause de ma couleur. Parce que je suis noire de peau. Une esclave, ou une esclave affranchie, qu'est-ce que cela change vraiment, en fin de compte ? Les hommes sont stupides et injustes. Ils nomment leurs semblables à partir de différences pigmentaires auxquelles ils attribuent de manière aléatoire toute une hiérarchie. Mais moi, j'y vois autre chose. Je lis autre chose dans mon prénom. J'y vois d'autres symboles. Leila, c'est la nuit. Ce n'est pas uniquement cette noirceur qui enveloppe le monde comme de la suie quand il n'y plus de lune dans le ciel, mais le secret le plus profond et le plus mystérieux de l'univers. Mes yeux ont la couleur de l'ambre. Lella Aicha me dit que je suis spéciale parce que mes yeux scintillent d'un éclat doré. Et qu'elle n'a jamais vu cette couleur ni cet éclat chez les autres esclaves. « Tu dois venir d'un lieu très lointain, toi. Tu as des origines différentes des autres esclaves. » J'ai une tache de naissance en forme de poisson sur l'épaule. Lella Aicha me dit que celle qui m'a donné la vie avait eu envie de manger du poisson quand elle était grosse de moi.

Ils croient à tort que je suis une esclave parce qu'ils me désignent ainsi. Or je suis née libre et je le demeurerai jusqu'à la fin des temps. Parce que mon cœur palpite dans ma poitrine et que la nuit est infinie. Oui, la liberté se passe dans le cœur et dans les veines. Qu'en savent-ils de la liberté ? Eux qui se croient les plus libres des Hommes alors qu'ils sont en réalité les plus tristes des esclaves ? Esclaves incurables de leur manière de voir le monde, de voir la nuit. Oui, c'est surtout la manière dont ils voient la nuit, comme le mal incarné, comme un néant. Sans compter leur manière de rêver, leurs rêves creux. Je suis amoureuse de la vie. Parce que la nuit me révèle chaque jour son essence énigmatique qui fait vibrer mon âme. Je suis la nuit parce que je rêve. Et mes songes recèlent une signification que je ne parviens pas encore à déchiffrer.

Leila. Comme la nuit. Avec son magnétisme et le pouvoir qu'elle m'a donné. Celui d'entrer en transe et de danser en me joignant au murmure des esprits et autres démons au délicieux parfum de transgression.

### [Lalie – 2/14 – Mélanie Leblanc]

Une arcade de pierre ocre. Du monde partout autour de moi. Une foule. Et ça parle et ça crie et ça discute. Des rues étroites, qui vont dans tous les sens. Je sais m'y repérer. J'avance comme si je connaissais par cœur. Ça déborde de couleurs, d'odeurs, d'objets de toutes sortes. Je fais les commissions. Je parle dans une langue qu'est pas de chez nous. A un autre moment du rêve, je suis sur un toit tout plat, sans chaume. J'étends du linge. Et je danse. Mon corps possède une souplesse que je ne lui connais pas. Je danse sans sabots. Avec un châle sur mes hanches. Comme une ivresse. J'entends crier au loin. Ça vient d'une drôle d'église. Le cri me réveille. J'ouvre les yeux.

C'est bien moi, Eulalie. Lalie, comme on m'appelle ici. J'ai l'habitude de faire des rêves, mais celui-ci était vraiment étrange. Il avait commencé comment au fait ? Cette arcade en pierre, on aurait dit la porte d'aval. Toujours elle. Je vois des poussières flotter dans le rai de lumière du vasistas. Il a l'air de faire beau. Ça va être ma fête aujourd'hui ! On me le répète assez : "Si le soleil rit le jour de Sainte Eulalie, il y aura pomme et cidre à folie."

### [Leila – 3/14 – Mohamed Harmel]

Ma maîtresse Aïcha n'a jamais été très dure avec moi. Il me semble que sa rudesse fût tendre, bienveillante. Je n'ai jamais connu mes parents. Aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours vécu ici, dans cette grande maison au cœur de la Médina de Tunis. Le seul souvenir qui me reste d'une vie précédente, c'est celui d'une femme extrêmement belle tenant un nourrisson dans les bras dans un endroit rempli de cris, de parfums et de couleurs. Je me souviens qu'elle chantait d'une voix fière, mais douce, dans une langue qui m'est inconnue. Était-ce ma mère ? S'agit-il de moi dans ses bras, ou d'une petite sœur ? Aurais-je inventé ce souvenir de toutes pièces ? Je ne saurais le dire. J'en ai conclu qu'Aïcha est ma véritable mère.

Lella Aïcha est veuve. Elle a un fils qui vit avec son épouse Samar dans la maison. Elle a aussi trois filles qu'elle a mariées à des notables de bonne famille. Je m'acquiesce de toutes sortes de tâches dans la *dar arbi*. Je frotte les murs, lisse le carrelage, j'aide Aïcha à la cuisine, je sors faire les courses au souk, je lave le linge sale et je monte sur la terrasse pour l'épingler. J'obéis à toutes les demandes de Lella Aïcha, de sa belle-fille Samar et de son fils taciturne et grincheux Mohamed. Quand il est en colère, il lui arrive de me crier dessus très fort, mais je sens qu'au fond ce n'est pas un mauvais bougre. Son épouse en revanche n'est pas du tout gentille avec moi. Elle me dévisage avec haine et mépris et me menace de me battre au bâton pour un rien. Mais comme elle a peur de l'autorité de sa belle-mère, cela ne va jamais très loin. Je reste après tout la petite protégée de Lella Aïcha.

Quand je n'étais encore qu'un enfant, Lella Aïcha m'a souvent menacée de m'enfermer dans la pièce au fond de la cave, qu'elle appelait *bit el firen* - pièce des souris - même si elle n'a jamais mis son plan à exécution. Elle me prenait par la main à me faire mal et nous descendions les marches dans la pénombre. Les murs dégageaient une odeur de moisissures, et face à la porte dont le bois, peint en bleu, était dévoré par les mites, elle me racontait les horreurs tapies dans la pièce. Elle sortait alors de sa poche une grande clé et faisait semblant de l'introduire dans la serrure. Je pleurais à chaudes larmes et juste au dernier moment, elle me disait : « arrête de pleurer Leila, et fais correctement ce qu'on te demande, d'accord ? Et tu n'auras pas à rentrer dans cette pièce. » J'imaginai des souris, cloportes, mille pattes et araignées velues grouillant dans les ténèbres, s'appêtant à me dévorer si jamais elle me jetait à l'intérieur. Quand j'ai grandi un peu, j'ai désinvesti cette pièce de son aspect monstrueux. Mais elle n'en a pas moins gardé pour moi tout le mystère qui l'enveloppait. Pourquoi ne l'ouvrait-on jamais ? Pourquoi on ne s'y rendait jamais ? elle ouvrait peut-être sur quelque chose de plus vaste qu'une pièce, quelque chose de la taille d'un monde ? Un monde à la fois merveilleux et terrifiant ?

### [Lalie – 4/14 – Mélanie Leblanc]

Ce que j'aime, c'est passer derrière le talus. Déjà l'impression d'être partie. Que je leur appartiens plus. Devant, c'est l'immense. De gros nuages qui moutonnent. Le plateau. Et au loin, la mer. Avec le vent dans les blés, ça fait comme la mer avant la mer. Je me cale bien dans le fossé quand ça souffle trop. Les hêtres dans le dos. Ils me grandissent. Avec eux je vois plus loin. J'oublie les sales pattes de notre maître. Mais le plus dangereux, le plus vicieux, c'est son gamin de seize ans. Le maître au moins, il fait ce qu'il faut pour pas me mettre grosse. Va falloir que je trouve une autre ferme, je vais pas pouvoir lui échapper longtemps. Faut que je parte avant le malheur. Mais qui voudra d'une rouquine, d'une orpheline ?

Allez, en attendant, j'ai du linge à étendre ! Le vent dans les draps. Voilà que ça me ramène à la mer. Au vent dans les voiles. Dimanche à Étretat, en sortant de la messe, j'en profiterai pour aller voir les caïques sur la plage. Pas demain que je mettrai les pieds sur un bateau. J'aimerais tant avoir une caloge au moins, rien qu'à moi. Pouvoir dormir tranquille. Sans personne pour venir dans la nuit.

### [Leila – 5/14 – Mohamed Harmel]

Un cousin à Mohamed vient dormir ici de temps à autre. Il s'appelle Tijani. Il est grand, il a le visage anguleux, il est maigre et sec comme un coup de trique. Je ne l'aime pas. Je n'aime pas les regards gourmands qu'il pose sur moi. Il y a quelque chose de maléfique en lui. Pour moi, il incarne le Mal. Samar m'a humiliée aujourd'hui devant Mohamed. Ayant versé sa tasse de café sur sa *fouta*, elle a prétendu que c'était de ma faute, qu'elle lui avait échappé des mains parce que je l'avais fait brûlant exprès. « Vous n'êtes que de vulgaires animaux que l'on achète et que l'on revend ! Vous les esclaves, les moins que rien ! » J'ai pris conscience à ce moment de ce qui faisait réellement mon statut d'esclave. Je n'ai été ni adoptée ni accueillie par une famille.

*J'ai été achetée. Et on peut encore me racheter et me revendre. Je suis de la marchandise.*

Voilà ce que je me suis dit. Mais quand je suis montée sur la terrasse pour épingler le linge, la berceuse que la femme de mon souvenir chantait pour le nourrisson m'est revenue, comme d'un autre temps, et je me suis mise à danser. Les toitures et les terrasses s'étendaient à perte de vue, et je me disais : *c'est à cet infini que tu appartiens réellement*. L'intérieur de la *dar arbi* disparaissait de ma tête, et il n'y avait plus que le dehors. Je vivais sur les terrasses, je dansais jusqu'à l'ivresse, sautant d'un toit à l'autre, et le ciel, la nuit étaient mes demeures. Les démons du vent et de la brise étaient mes alliés. C'est seulement de cette manière qu'il était possible de survivre à cette injustice. Je pouvais alors me rappeler qui j'étais réellement. Mes origines. Monter sur la terrasse, danser, et rêver, c'est mon territoire à moi, mon infini que personne ne pourrait m'ôter. *Vous n'êtes que de vulgaires animaux que l'on achète et que l'on revend.*

### [Leila – 6/14 – Mohamed Harmel]

Comment oublier ce jour où Lella Aicha m'a convoquée pour m'annoncer qu'Ahmed Bey avait aboli l'esclavage en Tunisie ? C'était étrange comme sensation. L'avais-je été ? Une esclave ? Qu'est-ce qui allait changer à partir de ce jour pour moi et mes « semblables » ? Devais-je quitter cette maison ? Retrouver tous ceux qui étaient affranchis et construire ensemble une communauté d'Hommes libres ? Errer jusqu'à trouver mon destin ? Chercher ma famille, mes origines ?

« Je ne t'ai jamais traitée comme une esclave, mais comme ma fille. Mais je tiens à te t'accorder ta liberté. Qu'est-ce qui changera désormais ? D'abord, on ne pourra plus ni t'acheter ni te vendre. Tu peux en faire ce que tu voudras, de ta liberté. Tu peux rester comme tu peux partir. Si quelqu'un vient demander ta main, tu seras librement de partir avec lui. »

J'ai hoché la tête. Mais pour moi, rien n'avait changé, je n'avais pas ressenti ce changement en moi. Peut-être fallait-il beaucoup de temps pour comprendre la portée de cet événement, de ce changement.

*« Je reste avec toi. », ai-je répondu. Et j'ai déposé un baiser sur son front.*

Depuis ce jour, la haine que Samar nourrissait à mon encontre est devenue plus véhémente. Je l'entendais cracher son venin et parler du statut du Bey qui était manipulé par les puissances étrangères, et qui prenait des décisions dépourvues de toute crédibilité, dont celle de l'abolition de l'esclavage. Elle trouvait inconcevable que ces *créatures primitives* soient considérées comme des êtres humains à part entière. Elle ajoutait que l'esclavage n'était pas aboli. Que rien n'avait changé. Que tout cela n'était qu'une mascarade politique. J'ai continué à m'acquitter de mes tâches sans défier Samar. Même si elle a eu le temps de constater ma nouvelle attitude à son égard : l'indifférence et le mépris.

C'est quelque temps après, quand Lella Aicha a rendu son dernier soupir, que c'est devenu plus compliqué. Mon ange gardien était partie, et Samar avait pris les rennes avec le consentement silencieux et passif de Mohamed. Le fils de Lella Aicha, suite à une crise financière de commerce du burnous due à l'introduction des costumes occidentaux, commençait à sombrer dans la dépression.

[Lalie – 7/14 – Mélanie Leblanc]

Arrête de rêvasser ! Te v'la encore partie dans la lune ! Ils se rendent pas compte que j'y suis mieux qu'avec eux, dans la lune. Et puis, je rêve pas. Je suis pas comme ces dames qui soupirent en rêvant d'un amant. Qu'est-ce que j'en ferais, d'un amant ? Est-ce que je peux croire un instant qu'un monsieur bien mis pourrait s'intéresser à une orpheline, autrement que pour la trousseur ? Je connais la cruauté de notre monde. Mes rêves sont bien plus puissants que des rêveries parfumées. Je change de monde, bien vrai. Je peux agir dans mes rêves, je suis libre, j'entre dans la peau des gens, je parle d'autres langues. Ah ça, ils le soupçonnent pas, ceux qui m'en sortent à coups de pied au cul !

Je repense à mon dernier rêve. Ce double arc-en-ciel, qui devenait triple. Je disais à la femme qui était avec moi de regarder – qui était-elle d'ailleurs ? C'est alors qu'apparut la porte dorée, au centre. Entourée d'épais nuages gris. Dans mon rêve, j'ai pensé : c'est sans doute parce que les nuages sont très gris qu'on peut voir la porte dorée.

[Leila – 8/14 – Mohamed Harmel]

Je crois que j'ai le pouvoir de voir des choses. A travers les rêves que je fais. Je vois plein de choses dans mes rêves. J'y ai même vu la mort d'Aïcha et l'émancipation des esclaves. Mais depuis quelque temps, je fais un rêve récurrent. Et quand je me réveille, le matin, j'ai le cœur qui bat très fort et de doux frissons me traversent la nuque, comme si je m'apprêtais à vivre une nouvelle vie, à décoller vers de nouveaux horizons, à prendre la peau de quelqu'un d'autre.

Dans ce rêve, tout est flou, comme drapé d'une brume opaque, épaisse. Mes pieds nus reposent sur une surface à la fois ferme et lisse. Je me penche. Je ramasse des petites pierres grises et luisantes. Elles sont lisses au toucher comme des cheveux enduits de *tfa*. Je les retourne. Je les caresse de mes doigts et les examine longuement, comme si elles recelaient le secret de la magie de ce lieu. Je suis entourée de falaises et d'eau. Une étendue infinie de bleu se précise à travers la brume. Avec émoi, je me dis : c'est cela la mer. J'ai enfin vu la mer. Dieu merci. Un vent salin me caresse le visage, des rayons de soleil percent fièrement à travers les nuages. Comme lorsqu'il s'agit de la nuit, la vision de la mer avec ses vagues furieuses m'emporte vers mon enfance, une enfance que je n'ai pas vécue, et vers une origine qui est peut-être plus lointaine que le lieu de ma naissance.

*C'est de là que je viens, c'est peut-être là-bas aussi que je retournerai quand l'heure viendra de quitter ce monde.*

J'avance sur la grève. En face de moi, la falaise se termine par une arcade rocheuse qui s'enfonce dans les flots. Elle m'évoque le portail d'une civilisation disparue, bâtie par un peuple de géants. Où suis-je ? je pense que je suis loin de chez moi, à des milliers de mille de notre *dar* de Tunis. Je danse, je tourne sur moi-même. La mer m'émeut. Voilà ce que signifie réellement être libre, je pense. Le contact des pierres magiques sur la plante des pieds, la fraîcheur du vent sur le corps, et la mer déchaînée et immense qui m'appelle, appel des origines. J'ai une pensée étrange à ce moment, je me demande si cette tache de naissance sur mon épaule n'est pas due à une traversée de la mer quand ma mère me portait dans son ventre. J'ai soudain l'impression d'être sortie de mon corps, de me voir de l'extérieur. Ce n'est plus le corps de Leila. Mes mains sont blanches, ma peau est blanche, la tache a disparu, des mèches de cheveux roux retombent sur mes épaules. Je ressens aussi de la détresse, mais ce n'est pas la mienne. Celle d'une autre vie. Le rêve s'interrompt toujours à ce moment, quand je prends conscience de la nouvelle couleur de mes cheveux.

### [Lalie – 9/14 – Mélanie Leblanc]

Pour être ma fête, ça a été ma fête. Ah le salaud. Heureusement qu'il s'est fait dessus. Il est reparti la queue basse en me traitant d'orpheline. Ce qu'il ne sait pas, c'est que je n'ai pas toujours été à l'orphelinat. Avant, j'ai été élevée par ma grand-mère. Au pays, on la respectait la mé' Lerouge. On craignait ses sorts. J'ai reçu ses cheveux en héritage. Et ses secrets. Je me souviens des formules. On m'a appelée Eulalie pour que je ne fasse que de la magie blanche. Mais je sais qu'ils ont tous peur des sorts par ici. Ils craignent pour leurs bêtes. Comme si j'avais que ça à faire, lancer des sorts au bétail ! On partage la même condition, le bétail et moi. Ils nous considèrent tout pareil. Mais moi si je suis grosse, je vaudrai plus rien sur leur marché aux bestiaux.

Pas besoin de leur jeter des sorts. Suffit de leur faire peur. Tracer un cercle magique. Laisser des traces de cérémonie. Assez pour qu'ils clouent une chouette sur leur porte. Et surtout, qu'ils n'osent plus sortir la nuit pour me trouver.

### [Leila – 10/14 – Mohamed Harmel]

Après la mort de Lella Aicha, cette maison est devenue pour moi un endroit hostile. Je pense de plus en plus à utiliser la liberté qu'elle m'a accordée pour m'enfuir. Mais où pourrai-je aller ? Pour Samar, l'abolition de l'esclavage n'est qu'un décret hypocrite. « Tu es toujours et à jamais une esclave ! », me rappelle-t-elle souvent. Je suis leur propriété et ils pourront me revendre quand bon leur semblera. Peut-être que ceux qui m'achèteront pourront me libérer à nouveau de ce supplice, de cette prison du corps ? Pourquoi ce désespoir soudain ? Ce sont eux les esclaves, pourtant. De leur néant, de leurs rêves sans rêves, de leur méchanceté qui ternit toutes les couleurs. Mohamed n'est plus que l'ombre de lui-même. Pareil à un fantôme, il erre entre les ruelles et s'efface quand il rentre chez lui, très souvent ivre mort. Je crois qu'il est en train de sombrer dans l'alcool. Les mauvaises fréquentations de son cousin y sont pour quelque chose.

Cela fait quelques nuits que Tijani vient me retrouver presque chaque soir dans ma chambre et me prend de force. J'ai envie de le tuer et de l'étrangler. Mais sa maigreur cache une grande force, et même si je cache un couteau sous le coussin, j'ai peur que l'on me pourchasse et me condamne à mourir si je m'en sers pour mettre fin au supplice. Où est parti mon courage ? Je lui ai craché au visage et je me suis débattue lors de la première fois. Maintenant, me voici résignée à mon sort. Que s'est-il passé ? Je regarde la nuit et je n'y vois plus l'infini, le mystère et le secret de mon prénom. J'y vois ma damnation, et des ténèbres sans fin qui recouvrent toutes choses. Je ne sais plus ce que signifie la liberté. Pourtant le Bey a bien décrété l'émancipation des esclaves. Je ne sais plus qui je suis. Même les terrasses sont devenues un lieu vide et désolé tel un cimetière à ciel ouvert. Pour supporter l'insupportable, je me projette dans mon rêve, je redeviens cette fille qui marche sur la grève de cette plage fantastique, j'essaie de retrouver le goût salé de l'air marin sur ma langue. Et j'écoute la berceuse chantée par cette femme que mes souvenirs ont inventée et qui pourrait être ma mère.

### [Lalie – 11/14 – Mélanie Leblanc]

Elle était curieuse, cette parisienne à l'accent du sud, sur la plage après la messe. Je l'écoutais parler avec le jeune homme qui l'accompagnait. Ses mots sonnaient tout autre. Elle parlait d'un pays où l'on venait d'abolir l'esclavage. Avant la France. Elle parlait des femmes de ma condition comme ses sœurs. Des sœurs ? Se pourrait-il ? Elle disait que l'on n'était pas uniquement des machines à plaisir et à reproduction de l'espèce. Et lui qui acquiesçait. Alors ça ! J'en étais encore toute drôle en montant sur la falaise d'aval. Je suis allée jusqu'à la deuxième arche, là d'où je peux regarder l'aiguille et l'arche d'aval, sans qu'on me voie. J'ai pris tout le vent dans mes jupes. J'ai fait un pas de branle. Et je suis partie. Je suis passée par l'arche pour entrer dans le rêve.

Je me suis retrouvée sur le toit plat de la dernière fois. J'ai descendu les marches. La maison était toute blanche, sans fenêtre. Je me sentais en danger. Un danger qui venait de l'intérieur. Une présence menaçante, comme celle du fils à notre maître. C'était lui sans être lui. J'ai couru dans la pièce qui devait être celle où je dormais. J'avais caché un couteau sous un coussin. Je voyais luire sa lame. J'allais le prendre, mais il s'est jeté sur moi. J'ai repris mes esprits quand j'ai senti le poids de son corps. Comme ça m'a soulagée d'être sur la falaise ! Qui est cette femme, moi sans être tout à fait moi ? Serions-nous sœurs de misère, comme le disait la parisienne sur la plage ?

**[Leila – 12/14 – Mohamed Harmel]**

Dernièrement, je me suis remise à penser à cette porte bleue dans la cave. *Bit el firen*, la chambre des souris. Peut-être Lella Aicha a-t-elle voulu m'effrayer, mais je suis de plus en plus convaincue qu'elle est magique. Je suis convaincue que mon salut se trouve derrière cette porte. Je me rappelle la clé de Lella Aicha. Je me rends dans sa chambre sans bruit. J'ouvre le tiroir de sa commande. Son parfum flotte dans l'atmosphère. Son fantôme dur et bienveillant hante la pièce. La fameuse clé y est, parmi un tas d'autres objets et reliques. Je la récupère et ressort discrètement.

Ce soir, juste après le dîner, je descends les marches. Mon cœur bat très fort. J'ai l'impression que la mer n'est plus très loin. Que quelqu'un m'attend de l'autre côté. L'odeur familière de moisissure suinte des murs. Je m'arrête devant le bois dévoré par les mites. Et s'il y avait des monstres à l'intérieur ? Un monstre m'attend de toutes les façons en haut, me dis-je. Je pense très fort à Lella Aicha. Son regard, que je sens posé sur moi, me rassure. Je fais tourner la clé dans la serrure.

**[Lalie – 13/14 – Mélanie Leblanc]**

Chassée ! Accusée de sorcellerie ! Il manquait plus qu'il fasse gros temps : « meneuse de nuées » maintenant ! Comment je vais faire pour trouver une maison qui voudra de moi dans le pays ? Et puis mes gages, des clous ! A peine de quoi manger pour six jours. Me voilà à marcher sur les chemins sans savoir où aller. Je serai bientôt rendue à Étretat à cette cadence. J'ai bien vu l'œil mauvais qu'on me jetait quand je suis passée devant la ferme Letullier. Ah tout à coup on n'a plus envie de la trousseur la rouquine ! Ils peuvent bien me dire l'orpheline, la horzaine, vrai que je ne me suis jamais sentie des leurs. Mais je suis de la falaise, ça c'est sûr. Je peux traverser l'arche par la pensée. Mon domaine. Celui qu'on ne me prendra pas, où on ne me trouvera pas. Voilà que j'ai trop marché. N'en peux plus. Je vais me caler dans ce fossé, pour reprendre des forces à l'abri des regards. Je connais l'arche par cœur. Suffit que j'y pense pour partir.

Le toit blanc. Les marches. Mais cette fois la maison est vide. Je descends, encore. Combien d'étages dans cette maison ? Une porte bleue. Elle m'intrigue. Je m'approche. Mets la main sur la planche. Les cloches de l'église me réveillent et me rappellent qu'il est tard, il faut que j'arrive à Étretat avant la nuit. Je vais aller à l'hôtel Blanquet, on sait jamais avec tous ces parisiens qui débarquent en ce moment, Madame Poitevin a peut-être besoin.

**[Leila – 14a/14 – Mohamed Harmel]**

Quand je pousse la porte, tout l'univers qui m'entourait – cet univers qui m'est devenu si triste – disparaît pour laisser place à un monde nouveau. Je suis juste en-dessous de l'arcade rocheuse. Je comprends avec évidence qu'il s'agit d'une sorte de portail qui permet le passage entre les univers, entre les géographies, entre les âmes. Un peu comme la porte bleue de la cave. Je me trouve dans l'endroit que j'ai visité dans le rêve. Suis-je en train de rêver ? Ou est-ce la réalité ? Je pense au fond de moi que toute la vie n'est qu'un long rêve éveillé, un délire qui s'interrompra un jour aussi brusquement qu'il a commencé. Un

rêve dans le rêve, ou le rêve de quelqu'un d'autre que nous traversons toute notre vie. Me voici dans son songe à elle. Dans son univers. Je ferme les yeux. Un frisson me traverse l'échine. Est-il possible d'espérer encore ici ? Je me caresse le ventre qui commence à grossir de mon enfant à naître. Qui que soit le monstre qui l'a conçu, je veux en prendre soin. Lui donner tout mon amour. J'ai soudain une certitude. La jeune fille rousse était là, tout près. Elle est partie. Je crois, non, j'ai la certitude qu'elle est passée de l'autre côté. Je crois aussi qu'il y a de l'espoir pour elle de l'autre côté de l'arcade. Je crois qu'il y a un destin. Pour chacune de nous deux. Et qu'un lien très fort nous unit. A-t-on aboli l'esclavage ? J'écoute le chant des vagues. Dieu merci.

**[Lalie – 14b/14 – Mélanie Leblanc]**

La tête à la Poitevin quand Madame a dit qu'elle était intéressée ! Ah elle a eu beau me traiter de jeteuse de sorts, Madame s'en est pas laissée conter ! Oh je suis rien contente ! Un voyage, en plus ! On va prendre la mer ! Elle m'a bien prévenue qu'elle avait peu pour vivre, avec sa p'tite. Qu'il faudrait que j'apprenne les bonnes manières. Que je la protège de l'œil mauvais de tous les jaloux qui l'entourent. Mais tout ce qu'elle voudra, j'irai où elle ira, cette bonne Madame Colet !

**Fin**